Mireille Calle-Gruber et François Buffet, *Claude Simon, La mémoire du roman. Lettres de son passé 1914-1916*, préface de Michel Butor, Les Impressions nouvelles, 2014, 176 p.

Annie Clément-Perrier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/400>

DOI : 10.4000/ccs.400

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 8 juillet 2016

Pagination : 276-278

ISBN : 978-2-7535-4876-3

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Annie Clément-Perrier, « Mireille Calle-Gruber et François Buffet, *Claude Simon, La mémoire du roman. Lettres de son passé 1914-1916*, préface de Michel Butor, Les Impressions nouvelles, 2014, 176 p. », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 11 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/400> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.400>

Mireille Calle-Gruber et François Buffet, *Claude Simon, La mémoire du roman. Lettres de son passé 1914-1916*, préface de Michel Butor, Les Impressions nouvelles, 2014, 176 p.

On ne peut qu'être étonné, émerveillé même, par l'origine de ce livre, tant elle est romanesque : c'est après avoir publié sa biographie *Claude Simon, une vie à écrire* parue en 2011 aux éditions du Seuil, que Mireille Calle-Gruber recevait ce « don fabuleux » : un courrier et des lettres très anciennes que lui adressait François Buffet, petit cousin de Claude Simon, des lettres échangées entre 1914 et 1916 entre ses grands-parents Henri Carcassonne, sa femme Jeanne née Denamiel, et la sœur de celle-ci, Suzanne Denamiel-Simon, mère de Claude Simon. Un courrier échangé pendant les premières années de la vie de l'écrivain, pendant cette période de l'Histoire qui va marquer comme tant d'autres, de façon violente, la vie de cette famille. Réunies par Jeanne, puis conservées par sa fille Hiette, ces lettres sont retrouvées à la mort de celle-ci (en 1978) dans un tiroir, dans sa chambre au Mas des Aloès, le lieu de villégiature estivale de la famille (dont Claude Simon évoque le souvenir dans *Le Tramway*). Ce sont d'abord des lettres écrites par Suzanne Simon de janvier à juin 1914 à Madagascar que nous lisons, lorsqu'elle se prépare à rentrer en France avec son mari Louis Simon et le petit Claude, des lettres toutes chargées des petites choses quotidiennes, du souci de l'enfant et de la future longue traversée. En juin 1914, la famille Simon s'installe d'abord à Arbois dans le Jura, avant de rejoindre le Roussillon. La dernière lettre de femme heureuse écrite par Suzanne à sa sœur Jeanne est datée du 24 juillet 1914. Louis Simon part au front début août, Suzanne et le petit Claude sont à Vernet-les-Bains (près de Perpignan) où Jeanne est venue rejoindre sa sœur. Ce ne sont plus les lettres de Suzanne que nous lisons mais celles de Jeanne à son mari Henri Carcassonne et à sa mère, ou encore à ses enfants. Dès le 2 septembre 1914, la mort de Louis Simon s'y inscrit en creux. Louis Simon est mort le 27 août 1914, mais personne ne le sait encore. Comme pour beaucoup de familles françaises plongées dans l'angoisse d'une nouvelle fatale, l'affolement et l'état d'incertitude (l'annonce de la mort du capitaine, son démenti) dans lesquels se trouve Suzanne Simon prend fin le 8 septembre, et les lettres envoyées par Jeanne à son mari disent « l'état de désespoir » de la jeune veuve. De celle-ci, nous lisons des lettres datées de 1915, pleines de souffrance, des lettres poignantes par leur contenu (« Il y a des êtres destinés à la souffrance et au malheur. Il n'y a qu'à se résigner et accepter chrétiennement sa destinée ; mais la résignation n'exclut pas la douleur et je bois à une coupe inépuisable », p. 131), des lettres bordées de noir, occupées du devenir de son fils (« Je me torture avec cet enfant » p. 117), poignantes, écrites par une femme anéantie, désespérée.

Ces lettres nous touchent pour de multiples raisons. Il s'agit d'une correspondance qui s'est écrite *dans le cercle* de l'écrivain comme le souligne Michel Butor dans sa Préface intitulée joliment « La littérature dormante », cette littérature qui appartient au milieu familial et qui « est comme les eaux dormantes : elle va être une réserve extraordinaire pour le reste de l'œuvre » (p. 8). Et à ce titre, ce sont des docu-

ments très précieux, car écrit Michel Butor, « [o]n voit dans ces pages le petit Claude Simon quasiment en train de naître et cela a quelque chose de très touchant » (p. 7). Et nous voyons naître aussi ce qui va constituer le noyau sombre de l'œuvre, autour de la mort du père, qui va rester pour toujours un vide à interroger inlassablement. Ces lettres nous touchent dans leur vérité, car elles sont écrites au fil de la vie, elles ne sont pas destinées à être publiées, elles viennent de l'intimité familiale, elles sont un héritage que les femmes savent (« religieusement » comme Sabine dans *La Route des Flandres*) protéger et transmettre : car ce sont, écrit Mireille Calle-Gruber dans sa présentation de cette correspondance, « Mémoire du roman » (p. 15 à 40), « des mains de femmes qui assemblent puis légendent les albums de famille ; elles aussi qui serrent en une liasse le corps fragile des lettres reçues, que le temps éparpille » (p. 16). Cette correspondance évoque aussi pour nous ce temps révolu où les événements ne se racontaient pas dans l'immédiateté mais s'annonçaient dans des lettres. Elles nous touchent dans leur fragilité, miraculeusement sauvées de l'oubli ou de la destruction. Car ce sont des lettres émouvantes par leur aspect, par les marques déposées par le temps, « pliures-usure, encres pâlies », papier jauni, graphisme élégant et désuet des hauts jambages de l'écriture, « rendant palpable une sorte de physique de la page », écrit Mireille Calle-Gruber (p. 23), chaque lettre du recueil étant accompagnée de son modèle manuscrit reproduit : alors, elles évoquent des pages des romans (*Le Vent*, *La Route des Flandres*, *Histoire*, *Les Géorgiques*), dans lesquelles un narrateur traîne avec lui ou scrute des papiers jaunis, des photos sépia, des lettres manuscrites : tout ce qui constitue l'*archive* familiale dont nous est donnée ici une petite partie, ces bribes d'histoires et de temps sauvées du passé qui forment l'inépuisable vécu simonien, ce passé qui ne passe pas, cette « nappe phréatique » dont parle Michel Butor dans sa Préface, dont Claude Simon a su restaurer, explorer et magnifier de façon extraordinaire et somptueuse, la fonction *fabulatrice* au fil des romans. On lit ces documents avec l'œil averti du lecteur simonien et c'est ce qui les rend précieux et les soustrait à l'anecdote, parce que ce qui se joue dans ces lettres renvoie au cœur même de la création simonienne, en rappelle des pages terribles et intenses : ainsi de « l'annonce faite à Suzanne » de la mort de son époux au chapitre intitulé « 1914 », « un des plus sublimes tableaux de *L'Acacia* », écrit Mireille Calle-Gruber, qui rappelle ici dans sa présentation de cette *Correspondance* « Mémoire du roman », l'intensité dramatique et les aspects tragiques, mythiques, poétiques, de cette « scène hallucinée, au "hurlement muet", au ralenti incroyable » (p. 31). « Où le texte de l'histoire individuelle mute en une exemplaire méditation » (p. 32).

La Correspondance s'accompagne des « Souvenirs » de François Buffet et d'un chapitre « autour de Claude Simon Images et documents » (p. 149-169). En contrepoint des photographies de lettres, voici les photographies des lieux (la maison familiale des Simon aux Planches-près-Arbois, celles de la famille Carcassonne-Denamiel, le mas des Aloès, le salon de musique, la véranda de la rue de la Cloche d'Or à Perpignan), et celles des visages : Claude Simon enfant, sa famille, ses parents, le portrait peint de Suzanne Denamiel, la photographie de Louis Simon, la photographie du buste de Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel, ou encore se faisant face dans le temps,

les photographies des filles de Jeanne (et cousines de Claude Simon) photographiées petites filles, et quatre-vingt-dix ans plus tard vieilles dames souriantes, accompagnées d'une émouvante lettre de l'écrivain en réponse à l'envoi qui lui en est fait en 1999. Une iconographie sensible, comme une sorte de fragile composition des origines que le temps aurait enfin *révé*lée, dont nous aurions gardé en mémoire les images disséminées dans les romans de Claude Simon.

Annie Clément-Perrier

Claude Simon, Les Vies de l'Archive, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Melina Balcázar Moreno, Sarah-Anaïs Crevier Goulet et Anaïs Frantz, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, collection *Écritures*, 2014, 317 p.

Ce livre est un essai assurément pluriel, qui propose une « approche d'ensemble de l'œuvre de Claude Simon » comme travail d'archive : comment Claude Simon a travaillé son œuvre dans un espace soigneusement organisé d'archives, en particulier d'archives familiales⁵, ce que l'archive de l'œuvre, entendue de manière large, textes, manuscrits, documents, photographies, montre de l'élaboration et de la portée de cette œuvre, et quelle intelligence contemporaine de l'archive et de ses usages ce travail de l'œuvre « Claude Simon » apporte. Les textes réunis ici sont issus d'un colloque qui s'est tenu en 2013 à l'École normale supérieure et à l'université Paris-3 Sorbonne nouvelle, à l'occasion du centenaire de la naissance de Claude Simon. La volonté qui anime ces textes est de montrer que l'archive Claude Simon (qui a été déposée à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, et qui est l'objet d'une étude systématique, ce dont un chapitre du livre rend compte) est « une archive vivante », en un double sens : l'œuvre est la vie de l'archive dont elle s'est constituée et dont elle a fait sa forme, l'archive de l'œuvre est le lieu d'une exploration active, d'un dialogue ouvert au présent.

L'allure orale et « personnelle » de certaines présentations a été conservée, ce qui rend bien compte d'un chantier de rencontres. Cela est marqué dès la première partie, intitulée « Mais où commence le dehors ? La question de l'archive ». Le texte de Mireille Calle-Gruber (« Écrire à même la cendre »), qui ouvre cette partie, se situe bien dans l'extrême familiarité avec l'ensemble de l'œuvre et de l'archive « Claude Simon » (la biographie que celle-ci a publiée en témoigne⁶), et décrit aussi bien l'archive devenue publique (celle déposée à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet) que l'archive encore privée (« j'ai pu consulter chez Claude Simon, une sorte d'écrits pour soi », p. 15) : cette ouverture souligne combien le travail de l'œuvre a été habité par le souci d'archive comme matière pour l'œuvre et comme « espace de jouissance » :

5. On peut renvoyer sur cette question de l'archive dans l'écriture de Claude Simon, à l'étude, alors tout à fait novatrice, de Georges Raillard, que ce volume semble ignorer, « Les trois hautes fenêtres (le document dans *Les Géorgiques* de Claude Simon) », dans *Romans d'archives*, textes réunis et présentés par Raymonde Debray-Genette et Jacques Neefs, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 1987.

6. Mireille Calle-Gruber, *Claude Simon. Une vie à écrire*, Le Seuil, 2011.